

Yad Vashem

Le Lien Francophone

Jérusalem, juillet 2020, no 70



Yom Hashoah 2020 - le sauvetage de Juifs par des Juifs
Solidarité dans un monde en désintégration (Pages 2-6)

YOM HASHOAH 2020

Le sauvetage de Juifs par des Juifs

Solidarité dans un monde en désintégration



L'esplanade du ghetto de Varsovie

Cette année, les commémorations de Yom Hashoah se sont déroulées dans un contexte particulier. C'est sur fond de crise du Covid-19 et de restrictions sanitaires que Yad Vashem a dû marquer cette Journée du souvenir de la Shoah et de l'héroïsme 2020. La cérémonie d'ouverture a ainsi été retransmise le 21 avril au soir, à la télévision, à la radio et sur les sites Internet de l'institution. Depuis la place du Ghetto de Varsovie à Yad Vashem, le président de l'Etat et le Premier ministre ont délivré leurs allocutions, enregistrées à l'avance, suivies de l'allumage des six flambeaux de la mémoire, représentant les six millions de Juifs assassinés, en l'absence de public, et sans la participation des rescapés sélectionnés par Yad Vashem pour leur parcours en écho au thème 2020.

Cette année, Yad Vashem avait choisi de mettre à l'honneur le sauvetage de Juifs par des Juifs pendant la Shoah, mettant l'accent sur la solidarité dans un monde en désintégration.

C'est le cas de Gisi Fleischmann, originaire de Bratislava en Slovaquie. Des années durant, elle s'est investie dans la fonction publique, la protection sociale, l'éducation ou l'émigration juive. Elle a également été active au sein de l'Organisation Sioniste internationale des femmes et le Comité du Joint. Ses deux filles ont émigré en Israël avant la guerre. Début 1942, Gisi, la quarantaine, apprend avec ses collègues le projet de déportation des Juifs de Slovaquie. Des personnalités juives de Bratislava forment alors une organisation clandestine connue sous le nom de "Groupe de travail". Pour son sens de l'organisation et ses contacts, elle est choisie pour en prendre la tête aux côtés du rabbin Michael Dov Weissmandel – elle sera la seule femme dans un groupe d'hommes. Au printemps 1942, le groupe tente de mettre fin aux déportations des Juifs slovaques en Pologne. Gisi s'illustre dans des opérations d'aide et de sauvetage, et œuvre pour alerter le monde libre de la déportation des Juifs de Slovaquie vers la Pologne. Elle a fait partie de ces nombreux Juifs qui ont risqué leur vie pour sauver leurs coreligionnaires de la "Solution finale" du régime nazi.

Car nombre de Juifs ont fait le choix de risquer leur vie pour

porter secours à sauver autrui, alors qu'ils étaient eux-mêmes menacés par la politique meurtrière de l'Allemagne nazie. Des actes désintéressés, mus par un profond engagement envers la solidarité juive.

Il a pu s'agir d'actions en solitaire ou dans le cadre de mouvements clandestins et diverses institutions juives. Elles ont eu lieu là où les Juifs étaient persécutés, ou réfugiés. Elles ont consisté à franchir clandestinement les frontières, confectionner et distribuer de faux papiers, aider les Juifs à émigrer ou se cacher, et créer des institutions de secours et de protection au profit des Juifs persécutés.

En France, l'OSE (Œuvre de secours aux enfants) a relogé des enfants juifs et des adultes des camps d'internement pour les cacher dans des institutions pour enfants et des maisons privées. Plusieurs organisations et mouvements de jeunes, comme les mouvements de jeunesse sionistes ou les scouts, ont aidé à cacher des enfants et à les mener de l'autre côté de la frontière, en Suisse ou en Espagne. En 1944, après l'occupation de la Hongrie par l'Allemagne nazie, des



Solidarité juive pendant la Shoah

groupes de jeunes juifs locaux ont traversé clandestinement la frontière roumaine, fabriqué de faux papiers qui ont permis de sauver des vies et aidé les enfants des orphelinats créés par leurs soins à Budapest. En Lituanie, Zerach Warhaftig a sauvé des étudiants de yeshiva et aux Pays-Bas, Hennie et Yehoshua Birnbaum ont extrait de la mort des orphelins juifs d'abord dans le camp de transit de Westerbork et plus tard à Bergen-Belsen, là où ils étaient déportés. Des organisations juives opérant hors de la Suisse neutre ont également agi pour introduire clandestinement des Juifs dans le pays. Après s'être enfui dans les bois, Tuvia Bielski a décidé de former une unité partisane composée de familles, dont des enfants, des femmes et des personnes âgées. Son groupe reposait sur une vision et une mission claire : le fait de sauver des vies l'emportait sur toutes les autres considérations. Mieux vaut sauver un seul Juif, affirmait Bielski, que de tuer vingt Allemands.

Marcel Marceau, le sauveur juif devenu mime

Marcel Marceau (né Mangel) voit le jour dans une famille juive le 22 mars 1923. Il partage son enfance entre Strasbourg et Lille, initié au monde de la culture par ses parents et sa tante. Son père Charles, né en Pologne, est le boucher de la communauté polonaise Adath Israël. En tant que baryton, il lui fait découvrir la musique classique et le théâtre. Il sera déporté par le convoi 69 du 7 mars 1944 et meurt à Auschwitz. Sa mère, Anne (née Welzberg), alsacienne de souche, l'emmène au cinéma. A 5 ans, Marcel découvre Charlie Chaplin ; c'est en découvrant celui qu'il considérera toute sa vie comme son maître, qu'il décide de devenir mime. Le jeune garçon est aussi féru d'art et de littérature. Avec son apprentissage de l'anglais il se révèle très tôt trilingue, maîtrisant déjà l'allemand et le français.

En 1939, les Mangel sont à Strasbourg. Quand les nazis envahissent le nord de la France, Marcel et sa famille fuient pour la zone libre et s'installent à Périgueux. Marcel étudie au lycée de Limoges.

Sous l'influence de son cousin germain, Georges Loinger (grand résistant) et de son frère Simon, Marcel entre dans la résistance à Limoges en 1942, et change son nom en Marceau. Faussaire de génie, il reproduit des faux papiers d'identité qui permettent



Marcel Marceau devenu célèbre avec son personnage Bip

Autant d'exemples qui ne représentent qu'une infime part des initiatives prises par des Juifs pour venir en aide à leurs coreligionnaires pendant la Shoah. Toutes n'ont pas été fructueuses ; la grande majorité des Juifs vivant sous occupation nazie ayant été assassinés dans la Shoah. Et nombre d'entre elles n'ont été ni documentées, ni restituées, en raison de leur nature clandestine ou de la fin tragique de leurs initiateurs.

Le courage de ces individus ou ces groupes montre qu'en cette époque de danger de mort, une réelle solidarité a existé, et des valeurs humaines et morales ont été honorées, notamment la volonté et l'obligation d'aider son prochain. Il incombe au peuple juif et au monde de se souvenir de ces exploits incroyables et d'en tirer des enseignements pour l'avenir.

à ses camarades de réseau de circuler librement. Puis il aide à faire passer clandestinement des enfants en Suisse. Déjà, il fait appel à ses talents d'acteur. Chargé de conduire des groupes d'enfants à travers les forêts jusqu'à la frontière suisse, Marcel utilise le mime pour les contraindre au silence pendant le périlleux voyage, sous forme de jeu.

Théâtre, sauvetage et résistance

C'est aussi à cette période que Marcel Marceau fait ses premières armes en tant que professeur de théâtre. Pendant la guerre, le château Montintin de l'OSE, au sud de Limoges, cache une centaine d'enfants juifs. Improvisé moniteur, Marcel est chargé de les encadrer : il organise avec eux des saynètes de théâtre. Puis, quand des rumeurs se propagent sur les prochaines opérations de débarquement, on l'envoie se cacher dans la maison d'enfants du couple Hagnauer, à Sèvres, près de Paris.

Pendant la Shoah, Yvonne Hagnauer, enseignante, dirige un lycée-internat à Sèvres. Animée d'un courage et d'une résolution sans faille, elle va sauver des dizaines d'enfants juifs de la déportation, leur fournissant nourriture, vêtements et faux papiers.

En juillet 1942, avec les grandes rafles des Juifs parisiens, de nombreux enfants dont les parents ont été arrêtés se retrouvent sans abri. Sans hésiter, Yvonne Hagnauer part à leur recherche et ramène, dans son établissement, des dizaines de petits malheureux trouvés blottis dans des portes cochères. Les enfants juifs, âgés de 3 à 18 ans, représentent alors 70% de ses 150 pensionnaires. Yvonne Hagnauer conserve soigneusement les informations sur leur véritable identité, qu'elle dissimule dans un coffre-fort et restituera à la Libération. En dépit des temps difficiles, elle maintient un haut niveau d'études au sein de son établissement et permet à ses jeunes protégés de conserver leurs traditions. Yvonne Hagnauer donnera aussi asile à des adultes juifs, leur trouvant des emplois de professeurs, conseillers ou de simples ouvriers sous des noms d'emprunt.

YOM HASHOAH 2020

Le sauvetage de Juifs par des Juifs

De Marcel Mangel au mime Marceau

Parmi les jeunes gens qu'elle héberge : Marcel Marceau, venu tout droit de Montintin où il a précédemment occupé la fonction de moniteur et s'est illustré dans le sauvetage d'enfants. A Sèvres, le jeune comédien continue sur sa lancée. Il organise des spectacles avec les enfants, peaufine son art du mime et sa passion pour Charlie Chaplin.

En parallèle, il continue ses opérations de sauvetage. Au printemps 1944, sa tentative de faire franchir la frontière suisse à un groupe d'enfants échoue. Il les ramène chez Yvonne Hagnauer qui les accueille chaleureusement et leur fournit de faux papiers.

Une autre fois, le comédien revient avec une fillette malade, à hospitaliser d'urgence. Aucun hôpital ne peut l'accepter sans papiers. Malgré le risque énorme, Yvonne Hagnauer se rend au commissariat de police et obtient les autorisations nécessaires.

Au total, Yvonne Hagnauer a sauvé plus d'une quarantaine de Juifs de la déportation. Le 10 septembre 1974, Yad Vashem lui a décerné la médaille de Juste parmi les Nations.

C'est en 1944, après la Libération de Paris que Marcel Marceau se produit pour la première fois devant 3 000 soldats américains. Après la guerre, il suit les cours de Charles Dullin, au Théâtre



Marcel Marceau debout et Mme Hagnauer, 2ème en partant de la droite, dans la maison de Sèvres, juillet 1944

Sarah-Bernhardt. Et étudie avec Étienne Decroux, maître de Jean-Louis Barrault et père fondateur de la "grammaire" de l'art du mime.

Le 22 mars 1947, jour de ses 24 ans, il interprète sur scène pour la première fois son célèbre personnage BIP. Devenu un mime légendaire, Marcel Marceau s'est produit dans le monde entier pendant plus de 60 ans avant de s'éteindre en 2007 à l'âge de 84 ans.

Le vrai-faux consul Skornicki-Montero

Si le rôle des diplomates étrangers dans le sauvetage de Juifs pendant la Shoah est un phénomène connu, l'histoire de Samuel Skornicki est particulièrement remarquable

Samuel Skornicki voit le jour à Tomaszow Mazowiecki, Pologne, en 1899. En 1923, il s'installe à Paris avec son épouse Raizel-Rosalie Sliwinsky née à Lodz, où il étudie le droit et exerce comme avocat pour des Juifs également originaires de Pologne.

Le couple, des Juifs laïques aux vues socialistes, mène une vie confortable dans son grand appartement parisien. En 1934, naît Arlette, leur fille unique.

Après la défaite de la France contre l'Allemagne en juin 1940, les Skornicki partent pour Toulouse, en zone libre. Arlette est placée dans une famille chrétienne, dans la commune de Lavar où ses parents viennent la voir régulièrement. Skornicki, détenteur d'un passeport en règle et d'un visa en cours de validité aurait pu s'exiler aux Etats-Unis, mais refuse de fuir : "Mon père voulait vivre en France, le pays de la liberté et des droits de l'homme", se souvient Arlette.

A Toulouse, Skornicki dirige officiellement une usine textile. Officieusement, il s'illustre dans la résistance, distribue des tracts, aide les pilotes britanniques à rejoindre l'Espagne et fabrique des faux papiers. Parmi les autres membres de son réseau, figurent la femme et le frère d'André Malraux, Clara Goldschmidt et Roland.

Pris à plusieurs reprises pour un ressortissant espagnol, il a l'idée de changer d'identité. Il rentre en contact avec Enrique, consul espagnol en poste à Saint-Etienne. Ce dernier, franquiste, est à la recherche d'un homme de confiance, doté d'une formation juridique et de compétences administratives.

De Skornicki à Montero

Les deux hommes se rencontrent. Entre eux, le courant passe. Skornicki n'a aucun titre pour devenir agent consulaire, il est en outre recherché par la police de Vichy et la Gestapo de Toulouse pour ses activités clandestines. Mais le consul a besoin d'un attaché juridique introduit dans les milieux juifs, pour l'aider à gérer les nombreuses demandes de Juifs souhaitant quitter la France et l'Europe nazie. Il engage Skornicki comme conseiller juridique à l'ambassade et l'autorise à aider ses coreligionnaires. A deux conditions : il ne souhaite pas être compromis dans une affaire de résistance et veut pour adjoint un Espagnol de naissance. Skornicki doit donc se choisir un nom. Il remarque une bouteille d'alcool sur le bureau du consul : une liqueur Montero.

C'est ainsi que Samuel Skornicki devient Santos Montero et reçoit, avec sa femme Rosa Montero, des papiers d'identité en tant que citoyen espagnol.

Investi de ses nouvelles fonctions, il prend ses marques et cultive ses relations avec l'occupant allemand. Il devient un adepte du



Skornicki assis par terre avec sa fille Arlette dans le jardin du consulat. A gauche, assis, le consul Enrique et son épouse. Saint Etienne, 1943

double-jeu. Skornicki-Montero, qui ne parle pas un mot d'espagnol, tient son rôle à la perfection. Progressivement, il gagne la confiance du consul, jusqu'à lui rédiger ses discours.

En 1942-1943, le consul quitte la France et retourne en Espagne. Skornicki, nommé pour le remplacer, devient consul espagnol par intérim à Saint-Etienne.

Sous sa houlette et sous couvert du principe d'extraterritorialité, le consulat fait office de plaque tournante qui falsifie des documents, cache des armes, héberge des Juifs et des personnes recherchées. Lors de ses rencontres avec la Gestapo, Skornicki entrevoit des listes de Juifs recensés pour une prochaine arrestation. Il réussit à lire à l'envers certains noms, à les mémoriser et à prévenir les Juifs en question d'une prochaine rafle de la Gestapo, allant jusqu'à les avertir à leur domicile.

Le consulat est aussi un abri sûr pour les hommes du mouvement de résistance « Combat », auquel Skornicki appartient. En mars 1944, un train allemand est attaqué près de Saint-Etienne. Pour trouver les coupables, les Allemands perquisitionnent toutes les maisons et se présentent au consulat. Avant même qu'ils ne puissent entamer leurs recherches, le consul surgit du bâtiment et les congédie vivement. Le soir même, le commandant de la police allemande de Saint-Etienne présentera ses excuses à Skornicki et lui remettra une mitraillette pour qu'il puisse se protéger. Skornicki donnera l'arme aux hommes de Combat, ceux-là même qui avaient

attaqué le train et se cachaient dans la cave du consulat.

Après la libération de la France, les Skornicki retournent à Paris. Afin d'éviter qu'il ne soit pris pour un collaborateur pour avoir accueilli des nazis et s'être lié d'amitié avec des membres de la Gestapo, le faux consul reçoit de nombreuses lettres de remerciements, ainsi que des témoignages en sa faveur de ceux qu'il a sauvés de la déportation. En 1945, le livre de Jean Nocher, "L'aventure héroïque de Skornicki-Montero, patriote français" est publié. La même année, le gouvernement français décerne à Samuel Skornicki la médaille du Mérite pour ses activités dans la résistance.

Skornicki décèdera à Paris en 1974.

En 2019, sa fille, Arlette Ziessholtz-Foldes, a fait don de documents et de photographies à Yad Vashem dans le cadre du projet national "Collecter les fragments".



Carte d'identité au nom de Rosalie Skornicki, marquée du tampon Juif

Les flambeaux de la mémoire

Chaque année, six rescapés de la Shoah sont sélectionnés par Yad Vashem pour allumer six flambeaux, en mémoire des six millions de Juifs assassinés pendant la Shoah.



Zohar Arnon

Zohar Arnon naît à Kisvárd, Hongrie, en 1928. A 15 ans, il part à Budapest qui sera occupée par les nazis le 19 mars 1944. Zohar se rend alors dans les bureaux de la communauté juive de la ville pour s'enquérir des membres de sa famille, restés à Kisvárd. Là, il rencontre Efra Agmon, son chef de groupe du mouvement de jeunesse de l'Hashomer Hatzair qui lui propose : "Es-tu prêt à partir pour un voyage qui se terminera en Eretz Israël ?" Le rendez-vous est pris, le lendemain soir, en face de la gare. Zohar arrive à l'heure indiquée, mais ne voit pas Agmon. Soudain, un contrôleur de train hongrois s'approche de lui. Zohar recule, mais l'officier l'empoigne : "Ne me reconnais-tu pas ? C'est moi, Efra." Ce dernier, membre de la résistance sioniste de Budapest, délivrera des milliers de faux papiers à des jeunes Juifs, et les fera passer clandestinement en Roumanie. Muni de faux papiers et d'instructions, Zohar se rend en train à Nagyvárad où il rencontre Moshe Alpan, un autre agent du réseau, qui va le faire passer en Roumanie. De là, il traverse la Bulgarie, la Grèce, la Turquie, la Syrie et le Liban. En janvier 1945, il arrive en Eretz Israël. Ses parents et deux de ses sœurs ont été assassinés pendant la Shoah. Zohar combattra lors de la guerre d'Indépendance. Avec sa femme Ahuva, il a eu deux filles.



Aviva Blum-Wachs

Aviva Blum-Wachs naît à Varsovie en 1932. Son père, Abraham, est un leader du Bund (Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie, mouvement socialiste juif créé au Congrès de Vilnius en 1897), et sa mère, Luba, directrice adjointe d'une école d'infirmières. Aviva a un petit frère, Olek. Lorsque le ghetto de Varsovie est créé en octobre 1940, Luba sécurise un bâtiment pour son école d'infirmières et y emménage avec ses enfants. Lors des déportations de l'été 1942, les infirmières sont conduites place Umschlagplatz, point de départ des déportations vers les camps. Luba réussit à convaincre les Allemands de les libérer. Puis elle exfiltré clandestinement Aviva et Olek dans un corbillard de l'école. Au cours de l'Aktion (Action Reinhard qui désigne l'extermination systématique d'une partie de la population) de janvier 1943, les Allemands font irruption dans l'hôpital au 33 rue Gęsia et abattent des centaines de patients, médecins et infirmières. Luba réussit à en cacher plusieurs, dont ses enfants, qu'elle fera sortir clandestinement du ghetto. Avraham, qui a participé à l'insurrection du ghetto de Varsovie, est arrêté par la Gestapo et assassiné. Aviva erre alors de cachettes en cachettes avant de quitter Varsovie avec sa mère. Munie de faux papiers, Luba trouve du travail au sein d'une propriété polonaise. Quand des partisans polonais incendient le domaine, elle revient à Varsovie, où elle restera avec sa fille jusqu'à la libération. Olek quant à lui survivra également sous une fausse identité. Aviva immigrera en Israël en 1950. Elle a une fille, quatre petits-enfants et dix arrière-petits-enfants.

YOM HASHOAH 2020

Le sauvetage de Juifs par des Juifs



Haim Arbiv

Haim Arbiv naît en 1934, à Benghazi, dans une Libye alors sous domination italienne. Fin 1940, les Britanniques lancent une attaque et prennent le contrôle de la région pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que les Allemands les repoussent et restituent le pouvoir aux Italiens. Pendant les combats, Haim et sa mère ont fui la ville pour se mettre à l'abri des bombardements. Puis, avec le retour des Italiens, le sort des Juifs - considérés comme des collaborateurs de l'ennemi - empire. Certains sont arrêtés et nombre de leurs biens sont confisqués. En 1942, Haim et ses proches sont déportés au camp de concentration de Giado, à 1 200 kilomètres de Benghazi. Là, chaque famille reçoit un espace de vie exigu à l'intérieur d'une cabane, avec des draps pour seule séparation. Des centaines de Juifs y meurent de faim, de fatigue et de maladie, dont une nièce de Haïm, encore bébé. Après leur libération par l'armée britannique en 1943, les Arbiv retournent à Benghazi. Ils immigreront en Israël en 1949. En raison de sa maîtrise de l'arabe, Haim intègre le Corps des renseignements de Tsahal. Il a un fils, une fille et cinq petits-enfants.



Lea Reuveni

Lea Reuveni naît à Iršava, Tchécoslovaquie, en 1926. En 1929, sa famille s'installe à Anvers, Belgique. En mai 1940, alors que la ville essuie des raids aériens, sa mère et deux de ses frères et sœurs restent introuvables. Pendant huit mois, Lea, l'aînée, prend soin du foyer et des deux plus jeunes de la fratrie. Elle se rend avec eux dans le sud de la France et retrouve sa mère, dans la ville de Quarante dans l'Hérault. Son père les y rejoint quelques semaines plus tard. Au cours de l'été 1942, des réfugiés juifs sont arrêtés dans la ville. Lea fait déménager sa famille dans la ville de Chirac (en Lozère). Là, naîtra son plus jeune frère. En novembre 1942, les Allemands occupent la majeure partie du sud de la France et le père de Lea est arrêté. Elle se rend au centre de commandement local et réussit à le faire libérer. Ils fuient pour Nice, alors sous occupation italienne. Par la suite, elle fait entrer clandestinement sa mère et ses frères et sœurs, dans la ville. Lorsque les Allemands occupent la région, Lea et sa famille prennent la fuite vers un monastère de la région de Florence. En novembre 1943, les Allemands attaquent le monastère. Elle les persuade qu'elle et sa mère sont des Hongroises catholiques qui ont perdu leurs papiers. Elle réussit ainsi à sauver d'autres femmes juives. Lea exhorte sa mère à fuir à Rome avec les enfants. Elle, reste au monastère, afin de maintenir le contact avec son père. Mais ce dernier sera déporté dans les camps et assassiné. Après la libération, Lea retrouve sa famille à Rome. En 1960, elle immigré en Israël et travaille comme infirmière en milieu hospitalier. Lea fait du bénévolat dans une maison de retraite et rend visite à des rescapés de la Shoah isolés.



Yehuda Beilis

Yehuda Beilis naît à Kovno, Lituanie, en 1927. En octobre 1941, sa famille est envoyée au ghetto de la ville. Quelques jours plus tard, elle est conduite avec des milliers d'autres Juifs au Neuvième Fort, site du meurtre de masse de la communauté juive de Kovno. Yehuda essuie un tir, mais survit et retourne dans le ghetto. Un jour, il entend parler d'une Aktion qui se prépare. Il s'enfuit ; Gene Jonusiene-Premeneckaite qui le cachera dans sa maison de famille sera par la suite reconnu Juste parmi les Nations en 1999. Fin 1943, Yehuda retourne dans le ghetto. En mars 1944, des centaines d'enfants y sont enlevés et assassinés par les Allemands. Yehuda aidera à faire sortir clandestinement 22 enfants du ghetto avec l'aide de son ami, le père Stanislovas Jokubauskis, qui sera lui aussi reconnu comme Juste parmi les Nations en 1999. A l'été 1944, lors de la liquidation du ghetto de Kovno, Yehuda et son frère Yosef sont envoyés à Dachau et réquisitionnés pour travailler au camp de Kaufering. Yosef ne survivra pas. Yehuda se retrouve alors seul au monde. En 1946, il immigré en Eretz Israël et combat lors de la guerre d'Indépendance. Avec son épouse Ahuva, il a eu deux filles, quatre petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants.



Avraham Carmi

Avraham Carmi naît à Krzeszowice, Pologne, en 1928. Après l'invasion allemande, sa famille s'enfuit chez son oncle Moshe Posner, qui dirige le cimetière juif de Varsovie. Lors des déportations de l'été 1942, Avraham et sa mère sont conduits sur la place Umschlagplatz, point de départ des déportations. Les Allemands découvrent les proches d'Avraham cachés dans le cimetière et leur tirent dessus. Avraham et sa mère sont exfiltrés clandestinement de l'Umschlagplatz, mais le père d'Avraham est déporté à Treblinka et assassiné. Pendant le soulèvement du ghetto de Varsovie au printemps 1943, les Allemands conduisent à nouveau Avraham et sa mère sur la Umschlagplatz. Avraham, sa mère et son oncle Moshe Posner sont alors envoyés à Majdanek, où sa mère, Lea, sera assassinée. Avraham et Moshe sont conduits dans un camp de travail. Moshe veille sur Avraham, partage sa nourriture avec lui, lui tient la main la nuit et fait tout pour qu'il ne perde pas espoir. Avraham et Moshe sont ensuite envoyés à Birkenau. Pendant la sélection, Moshe recommande à Avraham de se tenir droit et de se pincer les joues, pour avoir l'air en bonne santé et apte au travail. De Birkenau, Avraham et Moshe sont envoyés vers divers camps de travaux forcés. Moshe, qui veille sur Avraham et le sauve à chaque étape du chemin, meurt d'épuisement et de maladie deux jours seulement avant la libération. En 1945, Avraham immigré en Eretz Israël. Pendant la guerre d'Indépendance, il se bat pour la défense du bloc Etsion en Judée, et sera fait prisonnier par les Jordaniens. Avraham et Rivka, une survivante de Bergen-Belsen, ont trois enfants, neuf petits-enfants et 23 arrière-petits-enfants.

En France

Hommage

Nicolas Roth : un rescapé, passeur de mémoire, dévoué à Yad Vashem

Nicolas Roth fait partie des 440 000 Juifs déportés de Hongrie. Après l'invasion allemande en 1944, les Juifs sont envoyés massivement vers les camps de la mort. Presque tous sont gazés à leur arrivée. Nicolas Roth, déporté à Auschwitz-Birkenau, est parvenu à survivre, du camp et de la marche de la mort. Avec sa mémoire phénoménale et sa lucidité, il a publié en 2011 Avoir 16 ans à Auschwitz, Collection Témoignage de la Shoah, Editions Le Manuscrit.

Il deviendra une figure emblématique du Comité français pour Yad Vashem. Pendant plus de 20 ans, il a œuvré à recueillir des Feuilles de témoignages (Daf-Ed) et à retrouver les noms jusqu'ici non identifiés de Juifs exterminés pendant la Shoah, contribuant à enrichir la base de données des noms des victimes de la Shoah, mission essentielle de Yad Vashem. Trésorier du Comité français, il a été conscient des besoins de l'institution à Jérusalem qu'il a tenu à soutenir également à titre personnel.

Récemment, Sophie Nahum réalisait une série de documentaires, Les Derniers. Elle y recueille les témoignages d'une centaine d'anciens déportés, survivants de la Shoah, parmi lesquels Nicolas Roth. A partir de ces reportages, la réalisatrice a publié, le 20 janvier dernier, un ouvrage dans lequel les visages et les récits des rescapés se mêlent aux albums de famille. On y découvre des photos des jours heureux, de mariages, Bar Mitsvot, mais aussi des visages d'hommes, de femmes et d'enfants qui leur ressemblent, dont le regard et le discours sont marqués par les stigmates de la Shoah.

"Attention aux dérives fascistes et à l'antisémitisme rampant et récurrent", précise Nicolas Roth dans le documentaire. "Quand j'ai été arrêté en mars 1944, lors de l'invasion nazie de la Hongrie, je ne me doutais de rien. L'Amiral Horthy, bien qu'allié de l'Allemagne, avait résisté à la demande d'Hitler de lui livrer ses Juifs tout en jetant l'omerta sur l'existence des camps d'extermination au point d'endormir la méfiance des dirigeants de la communauté.

"Quand, à l'approche des Alliés, le Führer méfiant le remplace par un gouvernement national socialiste appuyé par les sinistres Croix Fléchées, le massacre le plus expéditif le plus intense et le plus cruel de la Seconde Guerre mondiale s'accomplit à quelques jours de la défaite allemande.

"J'ai considéré mon témoignage comme un devoir. Je suis apaisé de l'avoir accompli et particulièrement touché par le cadeau qui vient de me faire ma petite fille, elle-même déjà mère de famille : un livre sur la Shoah, écrit en yiddish par un auteur d'Amérique du Sud qui me prouve qu'elle a compris mon message et saura reprendre le flambeau."



Nicolas Roth reçoit le diplôme de Yad Vashem en 2018.

Le Comité pendant le confinement

Même en période de confinement pendant la pandémie du Covid-19, les forces vives du Comité ont continué leur mission, travaillant sans relâche à la transmission de l'Histoire de la Shoah et à l'instruction des dossiers de demandes d'attribution du titre de Juste parmi les Nations. Grâce aux outils numériques, le Comité a su adapter ses méthodes de travail à cette période difficile.

La communauté juive n'a pas été épargnée par la pandémie. Yad Vashem déplore la perte d'anciens enfants cachés, de rescapés de la shoah, de survivants des camps de la mort et de résistants. Parmi eux : Madame Paul Schaffer, Fanny Hochbaum, Liliane Esrail, Edda Maillet, Milo Adoner et Henri Kichka (rescapés d'Auschwitz) et Frida Wattenberg (résistante et militante valeureuse).

Nous avons aussi appris avec tristesse la disparition de plusieurs Justes parmi les Nations et de leurs descendants, dont Auguste Héry pour lequel une cérémonie avait été organisée à Champvoisy en 2019 et Pierrette Jurvillier, reconnue Juste en 1989.

Condoléances

Jean-Claude Roos, délégué du Comité français pour Yad Vashem pendant plus de 25 ans nous a quittés. Il organisait et orchestrait avec brio les cérémonies de remise de Médaille des Justes dans toute la France.

Grâce à ses discours toujours chaleureux et ses choix de lieux souvent exceptionnels, chaque cérémonie se transformait en un moment extraordinaire. Les membres du comité, les Juifs sauvés, les Justes et leurs descendants, mais aussi les officiels présents à ses côtés pour remettre la plus haute distinction civile de l'Etat d'Israël, s'en souviendront.

Jean-Claude Roos restera dans nos cœurs et dans nos mémoires. Yad Vashem et le Comité français adressent toutes leurs condoléances à sa femme Myriam et à sa famille.



Réseau Villes et Villages des Justes de France

De Jérusalem aux communes françaises

Le réseau Villes et villages des Justes de France a pour mission de fédérer les communes dans lesquelles des Justes ont été honorés et des lieux porteurs de mémoire érigés. Des lieux qui rappellent le contexte de la persécution des Juifs d'Europe et les valeurs de courage, d'humanité et de solidarité incomparables déployées par les Justes parmi les Nations.



À ce jour, 2 000 communes de France ont organisé des cérémonies de remise de médaille des Justes parmi les Nations, plus haute distinction civile de l'Etat d'Israël. Parmi elles, 422 ont érigé un lieu porteur de mémoire et 123 ont rejoint le Réseau Villes et Villages des Justes de France créé en 2010 par le Comité.

Depuis 10 ans, ce réseau évolue : de nombreuses communes y adhèrent et s'efforcent, avec l'aide du Comité et de ses dix-neuf délégués régionaux, de transmettre cette mémoire. Ainsi, sont développées des initiatives pédagogiques culturelles et mémorielles avec un éclairage particulier sur les 4 130 Justes reconnus à ce jour, dans le contexte de l'histoire de la Shoah et des déportations vers les camps de la mort des 76 000 Juifs de France.

En rejoignant ce Réseau, les maires et leurs conseils municipaux affirment leur volonté de faire barrage à l'ostracisme, au racisme et à l'antisémitisme, d'honorer ceux qui ont porté très haut les valeurs de solidarité, de résistance face à la barbarie nazie, et de transmettre le souvenir de ceux qui en ont été victimes.

Ces lieux porteurs de mémoire donnent vie à de nombreuses initiatives locales :

- Des expositions et conférences avec un éclairage particulier sur les Justes parmi les Nations honorés localement ou collectivement ;
- Des informations sur l'histoire des Justes dans les brochures municipales et le site Internet des communes ;
- La participation des maires et des descendants des Justes aux commémorations républicaines, en particulier à la Journée nationale à la Mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'Etat français et d'hommage aux Justes de France ;
- La présence d'élus aux cérémonies de Yom Hashoah à Yad Vashem à Jérusalem ;
- La participation aux séminaires pédagogiques destinés aux enseignants dans le cadre de la mission Eduquer et Transmettre du Comité français, à l'Ecole Internationale pour l'enseignement de la Shoah à Jérusalem.

Les cérémonies de dévoilement de lieux de mémoire (plaques, stèles, noms de rue, squares, jardins...) dans les communes ou les quartiers en

l'honneur des Justes parmi les Nations constituent un événement relaté par les médias locaux, départementaux, voire régionaux. Organisées par le maire et le délégué régional du Comité, ces cérémonies se déroulent généralement en présence de représentants de l'Etat, des familles des Justes et des personnes sauvées, des personnalités départementales (élus, corps constitués, associations), des habitants, et le plus souvent possible, de jeunes scolarisés dans la commune, accompagnés de leurs enseignants.

Rond-point Henriette Pages-Veaute à Revel en Haute-Garonne

Pendant la guerre, cette secrétaire de mairie sauve Esther Epsztejn en lui établissant une fausse carte d'identité à son propre nom pour qu'elle puisse continuer ses études supérieures. La mémoire de ses actes héroïques est entretenue au sein de sa propre famille et de la famille sauvée, de génération en génération.

Place Germaine et Emile Charpentier à Gargenville dans les Yvelines

Pendant la Shoah, le couple a accueilli et sauvé dans sa maison Henri Konsens alors âgé de 5 ans.

Plaque en l'honneur de Jeanne Albouy à Calvisson dans le Gard

Jeanne Albouy a sauvé toute une famille pendant la guerre. De nombreux descendants, venus d'Israël, lui ont rendu hommage.

Stèle en mémoire des neuf Justes parmi les Nations d'Indre-et-Loire à Descartes

Le Sous-préfet de Loches a rappelé le comportement héroïque de ces neuf Justes face à l'adversité et la souffrance, car certains ont été déportés. "Par leur courage, ils sont indissociables. Les mêmes ressorts psychologiques les animent : le désintéressement, la volonté de se battre pour son pays et d'aider les persécutés, le goût de la liberté et de la justice. C'est pourquoi les personnes juives aidées ont retrouvé, ici, et avec leurs sauveurs, la France, leur France."

Se souvenir de la déportation

Chaque dernier dimanche d'avril célèbre la mémoire des victimes de la déportation dans les camps de concentration et d'extermination nazis lors la Seconde Guerre mondiale. L'occasion de sensibiliser les élèves au monde de l'internement et de la déportation et de mettre en œuvre des actions avec des fondations et des associations de mémoire. Ce 26 avril 2020, malgré l'état d'urgence sanitaire et les mesures de confinement, des commémorations restreintes se sont déroulées sur tout le territoire français. A Angoulême, le départ du Convoi des 927 a ainsi été commémoré devant le monument de la déportation, puis près de la stèle de la gare. "Les morts nous écoutent quand on parle d'eux", a déclaré Gérard Benguigui, délégué du Comité français, citant Robert Badinter. A Nice, un hommage a été célébré en présence du sous-préfet, du député des Alpes-Maritimes, du premier adjoint au maire de Nice, et du délégué régional du Comité français, Daniel Wancier. Auprès d'un porte-drapeau, deux musiciens ont interprété la sonnerie aux morts, la Marseillaise et le Chant des Marais.

Eduquer et Transmettre

Yad Vashem : des outils pédagogiques au service des enseignants français

Christel Muller et Johan Gressé sont deux professeurs engagés. La première enseigne les lettres dans un petit collège rural et tranquille de Wavrin, dans le Nord de la France. Le second est professeur d'histoire au collège Henri Morat de Recey-sur-Ource, en Bourgogne-Franche-Comté.

Christel Muller est née dans une famille alsacienne d'origine juive, athée, laïque et profondément patriote. Son engagement dans le combat contre le racisme, l'ostracisme et l'antisémitisme date du jour où, avec une collègue professeur d'histoire, elle assiste à une bagarre entre deux élèves qui, sans même connaître le sens du mot, se traitent de "sales Juifs".

Ce jour-là, bouleversée par le climat de violence et de haine qu'elle observe dans les cours de récréation et par l'ignorance des nouvelles générations, Christel Muller souhaite agir. Avec une autre enseignante, consciente comme elle de son devoir d'enseignante d'éducation morale et civique, elle décide de travailler à la préparation des cours sur la Seconde Guerre mondiale et sur la Shoah, et d'organiser des témoignages de rescapés, des conférences, des projections, des visites d'expositions.

"Quand j'ai été admise à suivre le stage de formation à l'enseignement de la Shoah organisé par l'Ecole Internationale de Yad Vashem", raconte Christel, "ce fut pour moi un grand bonheur. J'ai appris l'hébreu toute seule avant mon départ pour mieux comprendre ce pays que je ne connaissais pas, malgré mes liens ancestraux. J'ai découvert les cultures juive et musulmane, j'ai rencontré des gens passionnés, cultivés et tolérants. Je ne me suis pas limitée à la froideur des statistiques : j'ai compris que l'être humain doit apprendre à distinguer le bien du mal et que c'est par le respect des valeurs démocratiques que le monde est préservé des atteintes de la haine et de l'obscurantisme.

"Le matériel pédagogique qui m'a été remis à la fin de mon séjour m'aide quotidiennement à faciliter la mission éducative dont je suis heureuse et fière de m'acquitter et m'inspire sans cesse de nouveaux projets."

Johan Gressé, lui, a participé à la session 2019 du séminaire de formation à l'enseignement de la Shoah. Grâce aux outils pédagogiques mis en place par Yad Vashem, il a pu animer un atelier sur la Shoah et l'antisémitisme pour et avec ses élèves.

Il leur a demandé ce qu'évoquait pour eux le mot Shoah et inscrit au tableau leurs réponses spontanées qu'il a ensuite réparties en quatre catégories : les années 30 et la montée du fascisme, la Seconde Guerre mondiale illustrée par des cartes d'Europe et de la France occupée, la politique nazie de discrimination et l'attitude exemplaire des Justes parmi les Nations.

Il s'est aidé d'une histoire individuelle extraite d'un ouvrage bouleversant retraçant notamment le destin d'Ehud Loeb, "Cachés", un manuel éducatif adapté pour un jeune public. A l'âge de 6 ans et demi, Ehud est arraché à ses parents, bahuté de camps d'internement en maisons d'enfants, placé chez un coiffeur qui le maltraite, puis recueilli à Buzançais par la famille Roger qui sera nommée Juste parmi les Nations en 1989. A la Libération, il apprend qu'il est orphelin. Il est alors adopté par un couple suisse,



auquel il est apparenté, et vit son adolescence auprès d'eux. Puis, avec une incroyable force de résilience, il part fonder sa famille en Israël.

Passionnés par cette épopée extraordinaire, plusieurs enfants du collège Henri Morat ont manifesté leur désir de se mettre en relation épistolaire avec les descendants d'Ehud Loeb pour témoigner de leur émotion et de leur sympathie.

Prochain post-séminaire en octobre 2020

Le Comité français pour Yad Vashem et l'Ecole Internationale de Yad Vashem, en partenariat avec le musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ), organiseront les 27 et 28 octobre prochains une seconde rencontre enseignants post-séminaire, si les conditions sanitaires le permettent.

Ces deux journées se dérouleront au MAHJ à Paris : approches des cultures juives, conférences, ateliers et échanges pédagogiques seront au programme.

Tous les enseignants ayant participé à l'un des six séminaires passés sont cordialement invités.

Régions

Histoire d'une spoliation en Nouvelle-Aquitaine

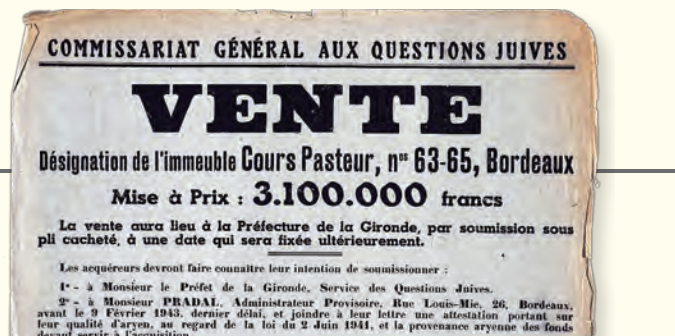
Forces vives de Yad Vashem, les bénévoles du Comité français sont souvent d'anciens déportés, enfants cachés ou leurs descendants. Parmi eux, Michel Alitenssi, délégué en Nouvelle-Aquitaine. Certains membres de sa famille, déportés, font partie des 4,8 millions de Juifs commémorés dans la Salle des Noms de Yad Vashem.

En reconstituant l'histoire de sa famille pour la transmettre à ses petits-enfants, Michel Alitenssi, fait apparaître le rôle douteux des notaires dans la spoliation des Juifs de France durant l'occupation. Une histoire relatée dans le documentaire de Stéphane Bihan *Les notaires sous l'occupation, le dernier secret de Vichy*, diffusé en mai 2020 sur France 3. "Bordeaux est la seule ville de France, avec Nancy, où l'on a organisé des rafles massives de juifs de souche française, possédant des biens et parfois de grosses fortunes", a ainsi déclaré Serge Klarsfeld.

La spoliation massive des biens juifs, "vol légal" au vu et au su de tous et dans l'indifférence générale, représente une forme violente de la persécution des Juifs qui étaient ainsi marginalisés et exclus de la vie économique de leur pays. L'arrière-grand-père de Michel Alitenssi, Moïse, issu d'une communauté venue de longue date d'Espagne et du Portugal, a connu une grande réussite commerciale : à la fin du 19^e siècle, il possède plusieurs immeubles et un magasin d'antiquités à Bordeaux. En 1911, il obtient un bail commercial pour le magasin mitoyen, que Simon, son fils et grand-père de Michel, reprendra.

Quand les lois antisémites sur le Statut des Juifs sont promulguées en octobre 1940, Simon, bien qu'ancien combattant de la Grande Guerre, est radié du registre du commerce. Ne pouvant renouveler son bail, il est obligé de vendre le magasin dont il est propriétaire. Privé d'activité, le prix de la vente étant consigné, le stock confisqué, ses comptes bancaires bloqués, il redoute l'arrestation et se réfugie avec une partie de sa famille en zone libre à Pau jusqu'à la Libération. Après son départ, le magasin sera pillé et saccagé. Il sera affecté à la "propagande de la lutte contre le bolchevisme".

Le nouveau terme d'aryanisation apparaît, et avec les différents services administratifs, les notaires y participent pour leur plus grand intérêt. Ils rédigent d'authentiques actes notariés, sachant pertinemment que les biens sont volés. Le profit de la vente n'est pas remis aux propriétaires mais souvent gardé, au lieu d'être



Affiche de la spoliation

séquestré à la Caisse des dépôts et Consignations. Une somme dissimulée, estimée à 1.35 milliard d'euros (plus de 5.2 milliards de francs à l'époque) pour tout le territoire français. Ce montant résulte des confiscations dont ont été victimes les Juifs sans compter les pillages des appartements et des œuvres d'art par les Allemands. Pourtant, les notaires n'ont pas été concernés par l'épuration.

A la Libération, un service de restitution de ces biens est créé, mais il est extrêmement difficile de les récupérer, d'autant que de nombreux propriétaires n'ont pas survécu. C'est la raison pour laquelle la Mission Mattéoli sera créée en 1997, pour devenir la Commission d'indemnisation des victimes de la spoliation en 2000. Son but : rechercher "la destination que ces biens ont reçue depuis la fin de la guerre", déterminer, dans la mesure du possible "leur localisation et leur situation juridique actuelles", établir "un inventaire des biens accaparés sur le territoire français qui sont encore détenus par les autorités publiques".

Les archives notariales ne sont toutefois pas consultables (à de rares exceptions), et les notaires en exercice peu désireux de faire la lumière sur cette sombre période car leurs prédécesseurs ont aidé l'État Français à franchir une étape importante du processus d'anéantissement des Juifs de France. Ces événements sont racontés dans l'ouvrage sur le passé de sa famille qui sera prochainement publié aux Editions Mémoires France par Michel Alitenssi.



Michel Alitenssi avec ses grands-parents, pendant la guerre

Hommage à l'adjudant-chef Marcellin Cazals

Nommé Juste parmi les Nations en 1993, ce gendarme a sauvé de nombreux Juifs et résistants. Sous l'impulsion de la fédération nationale des retraités de la gendarmerie de l'Aveyron, un hommage lui a été rendu le 7 mars dernier près de Rodez, devant la plaque honorant les Justes parmi les Nations de l'Aveyron. Son petit-fils, lui-même lieutenant-colonel de la Gendarmerie a rappelé le courage et l'humilité de son grand-père, maréchal des logis, nommé lieutenant dans ce corps après la Libération. Seul, il a prévenu des dizaines de familles juives de rafles à venir à Naucelle, puis à Malzieu et les a aidés à se cacher. Parmi les personnes sauvées, beaucoup étaient originaires d'une petite communauté juive de Pologne, Sterdyn. Malheureusement, ceux qui n'ont pas fui ont été déportés et péri dans les camps d'extermination. Son nom est gravé sur le mur d'Honneur des Justes parmi les Nations à Yad Vashem. En 1995, une plaque a été érigée sur la place éponyme de Naucelle, son village natal, près de celle où sont inscrits les noms des 31 Juifs dont 6 enfants déportés de ce village.

Un héritage pour la mémoire

Laisser un Héritage : transmettez votre histoire de génération en génération et assurez-vous que votre soutien à Yad Vashem se perpétue.

La Mémoire de la Shoah demeurera toujours un élément important pour garantir la continuité du peuple juif. Dans un monde qui prône trop souvent l'amnésie collective pour s'affranchir de ses responsabilités, la tradition juive, au contraire, encourage la fidélité au souvenir des disparus et la prise en compte des leçons du passé pour l'amélioration constante du monde confié aux nouvelles générations.

Grâce à votre testament en faveur de Yad Vashem vous assurez la pérennité des leçons de la Shoah comme une boussole morale pour l'humanité, et vous garantissez l'intégrité de l'histoire de la Shoah face au négationnisme, à l'indifférence et à la banalisation du crime. Votre legs permettra d'enseigner aux générations futures, la fragilité de la liberté et la responsabilité personnelle de chacun dans la sauvegarde des valeurs humaines et de l'humanité elle-même.

Faciliter les démarches

Le service dons et legs de l'État d'Israël, créé il y a plus de vingt-cinq ans, fonctionne sur la base de la convention bilatérale conclue entre les gouvernements français et israélien, qui accorde l'exonération totale à l'État d'Israël en matière d'impôt sur les dons et successions. A l'Ambassade d'Israël à Paris, il existe une antenne du service des dons et des legs en lien avec des notaires, avocats, commissaires-priseurs, fiscalistes, et qui répond aux particularités de chaque dossier en vous accompagnant dans toutes les démarches pour la rédaction d'un testament ou d'un don en faveur de Yad Vashem

La mission du service est également d'assurer la liquidation des successions dans le strict respect des volontés du testateur et sous le contrôle de ses autorités de tutelle. Lorsqu'un testament lui est attribué, l'État a en charge le versement des fonds, contrôle les projets mis en place par l'association bénéficiaire et vérifie qu'ils sont conformes à la volonté du testateur. L'État ne se rémunère pas, les sommes recueillies sont intégralement reversées sans qu'aucun frais ni aucune commission ne soient prélevés. Il est à souhaiter que les donateurs, souvent sollicités de leur vivant, sauront apprécier l'importance de léguer à Yad Vashem, après "cent vingt ans", les marques de leur attachement et du devoir accompli.

Pour toute information confidentielle sur les modalités de rédaction de votre testament ou de legs veuillez nous contacter : Bureau des relations avec les pays francophones, le Benelux, l'Italie et la Grèce – Yad Vashem POB 3477 – 91034 Jérusalem – Tel : +972.2.6443424 – Fax : +972.2.6443429 Email : miry.gross@yadvashem.org.il –

“L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance”
(Baal Shem Tov)



Trois familles juives du Marais, face à la rafle du Vel d’Hiv



Paris, rue des Rosiers, le Marais 1920

Les 16 et 17 juillet 1942, la police française met à exécution une opération planifiée depuis plusieurs semaines, dans le cadre de discussions entre les Allemands et les autorités françaises : « Vent printanier ». Plus connue sous le nom de rafle du Vel d’Hiv, elle consiste en l’arrestation de quelque 13 000 Juifs étrangers dont 4 000 enfants, vivant à Paris, qui seront ensuite parqués au vélodrome d’hiver dans le 15e arrondissement de Paris, avant d’être convoyés vers les camps de la mort. Le Lien vous propose de revenir sur cet événement majeur de la Shoah en France, à travers la correspondance épistolaire de 3 familles juives du Marais.

Entre 1880 et 1939, quelque 110 000 immigrants juifs d’Europe centrale et orientale arrivent dans la capitale française, en quête de meilleures conditions de vie. Une grande partie d’entre eux s’établit dans le Marais. Ils y trouvent un équilibre entre attachements, traditions et citoyenneté. Ils s’installent autour du *Pletzl* (petite place en yiddish) constitué par les rues des Rosiers, des Ecoffes et Pavée. Pour un bon nombre, ce sont de petits artisans qui exercent principalement dans le secteur du textile.

En ce Paris occupé de 1942, trois familles juives – les Sebbane, les Polakiewicz et les Zonszajn – habitent le 43 rue Vieille du Temple, une ruelle du 4e arrondissement. Le 16 juillet 1942, dans la chaleur de l’été, la tristement célèbre rafle du Vel d’Hiv se déroule dans la capitale, au vu et au su des Parisiens qui seront peu nombreux à manifester leur soutien aux Juifs arrêtés. Parmi les familles raflées : Feiga et David Polakiewicz et leur 3 enfants, Sura et Szoma Zonszajn et leur 2 enfants. Un policier compréhensif laisse aux enfants Polakiewicz la possibilité de s’enfuir, mais ces derniers se refusent à quitter leurs parents. Les noms des membres de la famille Sebbane, quant à eux, ne figurent pas sur les listes des Juifs à arrêter, sans doute du fait de leur origine française.

Sans personne vers qui se tourner, c’est à leur voisine Rahma Sebbane que les Polakiewicz et les Zonszajn vont écrire, pour raconter leur calvaire et demander de l’aide. Des témoignages qui

offrent un nouvel éclairage sur le déroulement de ces journées tragiques.

L’horreur vue de l’intérieur

Le 16 juillet 1942, à l’aube, quelque 4 500 policiers français procèdent à l’arrestation d’un très grand nombre de Juifs étrangers vivant à Paris. Plus de 11 000 Juifs sont arrêtés le même jour dont la majorité est confinée au Vélodrome d’Hiver. Ils sont enfermés dans des conditions de promiscuité extrêmes. En l’espace d’une semaine, le nombre de Juifs détenus au Vel d’Hiv atteint plus de 13 000 personnes, dont plus de 4 000 enfants.

« Ce n’est pas possible qu’une chose aussi horrible nous est [sic] arrivée et pourtant c’est la triste vérité », écrira Rachel, la fille aînée de la famille Polakiewicz, 20 ans à l’époque, à madame Sebbane, lors de la première journée de détention au Vel d’Hiv.

Le lendemain, les conditions épouvantables de l’incarcération au Vélodrome d’Hiver commencent à faire des victimes. Du fait

du manque de nourriture, d’eau et d’installations sanitaires, de la chaleur étouffante, du désespoir croissant et de l’indifférence manifestée par ses codétenus, Rachel se blesse et n’est plus en état de marcher. Elle envoie pourtant à Rahma Sebbane une deuxième lettre, polie et pleine d’excuses, dans laquelle il apparaît clairement qu’elle a décidé de veiller sur ses proches. Elle lui demande notamment du pain et un biscuit pour la petite Liliane Zonszajn, âgée de 3 ans. Étonnamment, elle pense encore à ses clients, à honorer ses commandes de travaux de fourrure et à les coordonner avec Rahma Sebbane.

Les camps d’internement... puis d’extermination

Le 19 juillet 1942, commence le transfert des Juifs du Vel d’Hiv vers les camps de concentration ou de transit, à l’extérieur de Paris. Sous escorte policière renforcée, les familles sont conduites à la gare d’Austerlitz, puis envoyées dans des camps situés dans le département du Loiret.

Les Polakiewicz et les Zonszajn sont internés à Pithiviers. Dans la dernière lettre, plus courte, qu’elle envoie à madame Sebbane, Rachel va à l’essentiel. On y perçoit son soulagement d’avoir enfin quitté l’enfer du Vel d’Hiv, mêlé à un sentiment de désespoir et d’appréhension. Elle se sépare de ses coupons de pain qui ne lui sont plus d’aucune utilité et les lui adresse : « Pendant le trajet, on nous a jetté [sic] du pain dans l’autobus. »

Le jeune Jackie Zonszajn, 10 ans, l’aîné de la fratrie écrit aussi à madame Sebbane. Il lui décrit son calvaire dans les moindres détails, fournissant un témoignage rare, celui d’un enfant déporté de France : « Nous sommes en une triste situation. Maman, madame Wartski sont envoyé [sic] dans une destination inconnue... »

Sa dernière lettre, envoyée de Pithiviers, permet de savoir ce qu’il est advenu des Polakiewicz et des Zonszajn. Jackie, abandonné et perdu, rédige cette lettre après la déportation de sa mère bien-aimée et des Polakiewicz, puis, quelques jours plus tard, de son ami



"Arrivée des enfants" par Georges Horan

Léon, 13 ans, le plus jeune fils des Polakiewicz.

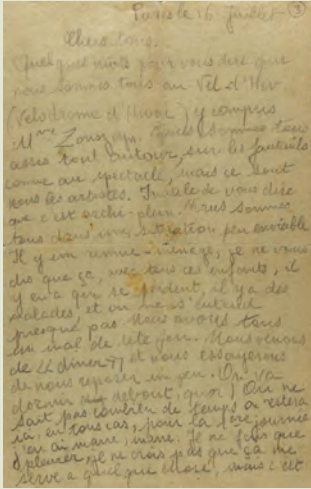
Jackie se retrouve seul à Pithiviers avec sa petite sœur Liliane, 3 ans, prise en charge par la Croix-Rouge, du fait de son jeune âge. Le 19 août, Jackie et Liliane sont transférés à Drancy puis déportés à Auschwitz. Le jeune Jackie, terrifié, et sa petite sœur, sont enfermés à l’intérieur d’un wagon surpeuplé pendant cinq jours, avant d’atteindre leur destination finale. Ils seront tous deux assassinés dès leur arrivée à Auschwitz, le 24 août 1942.

La famille Polakiewicz

La famille Polakiewicz comptait 5 membres ; aucun d’entre eux n’a survécu à la Shoah.

Le père, David Polakiewicz, né en 1895 à Viannice en Pologne, est le premier à être déporté, le 31 juillet 1942 (à bord du convoi numéro 13).

La mère, Feiga Polakiewicz, née en 1892 à Sarnaki en Pologne ; Rachel (Ruchla), sa fille, née le 10 mars 1922 à Sarnaki et Froïm (Erwin), né le 11 janvier 1926 à Sarnaki, suivent à bord du convoi numéro 14, le 3 août 1942. Léon (Szmul), né le 5 décembre 1928 à Siemiatyce, est le dernier à être déporté, le 7 août 1942, à bord du convoi numéro 16.



La famille Zonszajn

La famille Zonszajn comptait 4 membres ; aucun d’eux n’a survécu à la Shoah.

Le père, Szoma Zonszajn, né le 28 juin 1906 à Siedlce, est déporté de Pithiviers à Auschwitz à bord du convoi numéro 4, le 25 juin 1942, avant la rafle du Vel d’Hiv. Il passe la sélection à Auschwitz et y entre comme prisonnier. Il est affecté pendant quelques temps au Block 21 (chirurgie). Le 18 janvier 1945, il effectue la marche de la mort vers Gross-Rosen avant de succomber à Buchenwald, le 20 février 1945, de gelures et de septicémie.

La mère, Sura Zonszajn, née le 23 mars 1904 à Siedlce, est déportée à bord du convoi numéro 14 avec les Polakiewicz.

Jacques Zonszajn, né le 16 février 1932 à Siedlce, est déporté par le convoi numéro 21 le 19 août et assassiné à Auschwitz le 24 août.

Liliane Zonszajn, née le 10 août 1939 à Paris, est déportée avec son frère Jacques le 19 août à bord du convoi numéro 21 et assassinée à Auschwitz le 24 août.

La famille Sebbane

La famille Sebbane comptait 7 membres à la veille du 16 juillet 1942. Tous survivront, à l’exception du fils aîné,

Maurice naît le 1er juillet 1924 à Nemours, en Algérie. Il est arrêté par la police à Paris au début de l’année 1943 et déporté à bord du convoi n°53 au départ de Drancy et à destination du camp d’extermination de Sobibor, le 25 mars 1943. Ce convoi transportait 1008 personnes dont 118 enfants.

Les Temoins Silencieux

"Dans mon cœur, je l'appelais toujours Colette"

Pendant la Shoah, le jeu s'avère salutaire pour nombre d'enfants. Les peluches ou les poupées, en particulier permettent aux plus jeunes d'exprimer leurs émotions, leur ressenti psychologique. Parfois, le rôle de l'objet est tel qu'il dépasse le strict cadre du jeu. Dans le cas de Claudine, sa poupée Colette a pris une place déterminante, pour devenir en quelque sorte son amie, sa confidente.

À l'été 1942, Claudine Schwartz-Rudel a sept ans quand elle fuit Paris avec sa mère pour rejoindre son père, qui a déjà quitté la capitale. La fillette ne peut emporter avec elle qu'une seule chose : sa poupée "Colette", qui ne l'a jamais quittée.

En raison de la situation, et pour la protéger, sa mère lui dit alors : "À partir de maintenant, tu n'es plus Claudine Schwartz". La fillette hérite d'un nom d'emprunt ; elle devient Françoise Marta. Claudine explique à son tour à sa poupée qu'elle ne peut plus s'appeler Colette, et doit désormais se prénommer Françoise. "Mais dans mon cœur, je l'appelais toujours Colette", se souvient-elle. La mère de Claudine lui demande de surveiller attentivement sa poupée. "Je ne comprenais pas pourquoi", raconte la fillette.



Claudine Schwartz



"Colette", la poupée de Claudine Rudel (Schwarz). Collection des objets de Yad Vashem, avec l'aimable autorisation de Claudine Schwartz, Jérusalem, Israël

Quand la famille se retrouve dans le sud de la France, son père explique alors à Claudine qu'elle doit à nouveau changer de nom. Cette fois, la fillette se prénomme Michelle.

Au début, Claudine est cachée dans une petite pièce, qu'elle n'est pas autorisée à quitter. De temps en temps, elle reçoit la visite de sa mère, qui vient s'assurer qu'elle va bien et lui apporter de la nourriture. Quand elle se retrouve seule avec sa poupée, Claudine se confie à cette dernière : "Tu vois ? Mère ne peut pas rester avec moi, tu es la seule qui restes avec moi."

Puis Claudine déménage avec ses parents et commence à fréquenter l'école. Chaque jour, à son retour de l'institution chrétienne dans laquelle elle étudie, elle se précipite vers son lit pour retrouver Colette et partager avec elle les événements de sa journée.

"Ma poupée était avec moi tout le temps, je lui ai tout confié

elle m'a aidée à traverser ces temps sombres", explique Claudine. À force de tenir et d'embrasser la poupée si souvent, les vêtements de Colette finissent par tomber en lambeaux. Sa mère lui coud alors une nouvelle robe à partir d'un morceau de tissu, coupé dans sa propre chemise de nuit.

Un matin d'octobre 1943, quand Claudine se réveille, elle ne voit pas sa poupée à côté d'elle. Inquiète, elle part à la recherche de sa mère. Quand elle entre dans la cuisine, un drôle de spectacle s'offre à la fillette, ébahie : à sa grande surprise, Colette est en morceaux ; son père est penché sur elle, en train de la réparer. Claudine ne comprend rien de tout cela.

Ce n'est qu'après la guerre que Claudine apprendra que Colette abritait en fait des bijoux, enveloppés dans du tissu et cachés par sa mère, alors qu'elles étaient sur le point de fuir. La poupée servait de réserve.

Claudine acceptera de confier sa poupée à Yad Vashem qui fera partie de l'exposition temporaire consacrée aux enfants pendant la Shoah, Des étoiles sans ciel, présentée au public en 2015.

Conferences

Yad Vashem : commémorer la Shoah, malgré la pandémie mondiale



Chaque mardi, le Bureau francophone des relations internationales propose des conférences zoom

En mars dernier, Yad Vashem fermait ses portes, sous le coup de restrictions sanitaires mises en place à l'échelle nationale pour répondre à la pandémie de COVID-19. Pour autant, si l'institution a été contrainte de refuser des visiteurs physiques, pas question pour elle de cesser ses activités de diffusion et de commémoration de la Shoah. En cette ère du tout numérique, Yad Vashem a su intensifier ses actions digitales et sa portée en ligne.

Déjà très présent sur la toile via son site Internet disponible en 8 langues, dont le français, et les réseaux sociaux, Yad Vashem a enregistré une hausse de fréquentation de ses bases de données et de ses contenus numériques pendant la période du confinement. Même si le site était fermé aux visiteurs, l'institution n'a pas cessé ses activités. Ne serait-ce qu'en français, un mini-site a été lancé à l'occasion des commémorations de Yom Hashoah ; des expositions sur des héros juifs de la résistance, venus illustrer le thème 2020 ont été mises en ligne, ainsi que des blogs explicatifs pour présenter aux visiteurs tenus éloignés le fonctionnement de certains services de l'institution.

Yad Vashem s'est efforcé d'aller à la rencontre de son public. Début mai, le Bureau francophone des Relations internationales a mis en place une série de rencontres zoom avec des experts francophones de Yad Vashem, ou des intervenants extérieurs. Parmi les thèmes abordés : la Shoah au cinéma – entre fiction et réalité ; la libération vue à travers l'art des rescapés ; histoires de sauvetages et de solidarité juive pendant la Shoah ; la séparation parents-enfants pendant la Shoah au travers des lettres d'archives ; la banalisation de la Shoah ; les déportations tardives de Grèce ; le sport pendant la Shoah ou encore un hommage du caricaturiste Michel Kichka à son père Henri, rescapé des camps et mort du COVID-19.

«Nous savons combien l'ignorance peut être source de maux, et combien le travail d'enseignement et de commémoration reste central», note Miry Gross, directrice du Bureau francophone, "et ce, surtout en période de crise, où les vieux démons, en particulier ceux de l'antisémitisme, tentent

Président du Comité Directeur : Avner Shalev

Directeur Général : Dorit Novak

Président du Conseil : Rav Israel Meir Lau

Vice-Présidents du Conseil : Dr. Ytzhak Arad,

Dr. Moshé Kantor, Prof. Elie Wiesel z"l

Historiens : Prof. Dan Michman, Prof. Dina Porat

Conseillers scientifiques : Prof. Yéhuda Bauer

Editrice du Magazine Yad Vashem : Iris Rosenberg

Editrice associée du Magazine Yad Vashem : Leah Goldstein

Directeur des Relations Internationales : Shaya Ben Yehuda

Directrice du Bureau francophone et Editrice du Lien Francophone : Miry Gross

Editeurs associés : Nathalie Blau

Participations : Corinne Melloul

Photographies : Itzhik Harari

Conception graphique : Studio Yad Vashem

Publication : Yohanan Lutfi

Photo de couverture :
Cérémonie de Yom Hashoah 2020

Miry Gross, Directrice des Relations avec les pays francophones, la Grèce et le Benelux
POB 3477 – 91034 Jérusalem – Israël
Tel : +972.2.6443424, Fax : +972.2.6443429
Email : miry.gross@yadvashem.org.il

Comité Français pour Yad Vashem
33 rue Navier – 75017 Paris – France
Tel : +33.1.47209957, Fax : +33.1.47209557
Email : yadvashem.france@wanadoo.fr

Association des Amis Suisses de Yad Vashem
CIG- 21 Avenue Dumas - 1208 Genève - Switzerland
Tel : +41.22.8173688, Fax : +41.22.8173606 | Email : jhg@noga.ch

de ressurgir. La voix de Yad Vashem doit se faire entendre. Fidèles à nos valeurs, nous voulons être vigilants, prêts à défendre la mémoire du passé pour bâtir l'avenir."

L'initiative va se poursuivre pendant les mois d'été à un rythme allégé, à raison d'une conférence par mois, pour repartir sur une base plus régulière, à partir du mois de septembre. Pour être tenus informés de nos prochaines rencontres zoom en français, n'hésitez pas à laisser vos coordonnées par mail à l'adresse suivante : miry.gross@yadvashem.org.il.

Yad Vashem a besoin de votre soutien !



Vous serez peut-être surpris d'apprendre que seul un tiers du financement de Yad Vashem vient de l'État d'Israël, ce qui signifie que 65% du budget annuel de Yad Vashem est tributaire des dons.

Yad Vashem a besoin de votre soutien !

Pour que Yad Vashem soit accessible à tout le monde, les visiteurs ne paient aucun frais d'entrée. Nous avons donc besoin de votre soutien pour maintenir les portes du Musée d'histoire de la Shoah et tous les autres sites du campus de Yad Vashem ouverts au public, afin qu'il puisse voir les expositions et vivre une expérience unique dans l'atmosphère si particulière du Mont du Souvenir.

Nous avons besoin de votre soutien pour permettre aux étudiants et aux éducateurs d'Israël et du monde entier de participer aux séminaires que Yad Vashem organise dans son École internationale pour l'étude de la Shoah. Ils sont les futurs gardiens de la mémoire de la Shoah, nos ambassadeurs pour les générations à venir.

Nous avons besoin de votre soutien pour continuer le développement du site Internet de Yad Vashem en tant que source d'informations sur la Shoah la plus importante dans le monde. Nous avons besoin de votre soutien pour mettre en ligne le fonds d'Archives de Yad Vashem afin qu'il soit disponible pour les élèves, les enseignants et les historiens qui peuvent ainsi avoir accès à une documentation originale d'une richesse incomparable.

Nous avons besoin de votre soutien afin de rester le symbole unificateur pour la continuité juive et la tolérance universelle, comme une balise d'avertissement contre l'antisémitisme, la haine et les génocides à travers le monde.

La responsabilité de se souvenir des six millions de Juifs assassinés durant la Shoah n'est pas seulement celle des survivants ; elle doit être assumée par nous tous.

Nous avons besoin de votre soutien pour aider Yad Vashem dans sa mission :

Se souvenir du passé pour forger l'avenir !

Pour soutenir Yad Vashem dans le cadre de ses activités vous pouvez contacter :

Mme Miry Gross, Directrice des relations avec les pays francophones

Yad Vashem POB 3477 Jérusalem 91034 | Tel : 972-2-6443424 | E. mail : miry.gross@yadvashem.org.il

**“L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance”
(Baal Shem Tov)**